

5-
P L A C I D E ,

TRAGÉDIE.

Par le R. P. Romain Joly



R. Eustace, Saint

A L O N D R E S ;

Et se trouve à PARIS ,

CHEZ GUILLLOT, Libraire de MONSIEUR ,
Frère du Roi , rue Saint-Jacques , vis-à-vis de
celle des Mathurins.

M. DCC. LXXXVI.

Tom. VI. N° 3.





AVERTISSEMENT.



LE sujet de cette Tragédie est un Héros Chrétien , dont les aventures ont l'air d'un Roman dans la légende de Métaphrasse. Il avoit été nommé *Eustache* en recevant le Baptême. Nous lui avons conservé son premier nom. Le Martyrologe fait mention de son épouse qui avoit été ravie par un Corsaire , & en outre de ses deux fils , que des bêtes féroces enlevèrent à ses côtés. La réunion de toute la famille arriva après la victoire que Placide remporta depuis qu'on l'eut tiré de sa retraite pour l'opposer aux barbares.

Cette Histoire est trop connue pour entrer dans un plus grand détail. J'en ai tiré ce qui pouvoit convenir au Poème drama-

ij *AVERTISSEMENT.*

tique. Il a fallu ajouter quelques Person-
nages de fantaisie , entre autres une jeune
Romaine , & supposer entre celle-ci , &
le fils aîné de Placide , une inclination ré-
gulière , pour se conformer au goût du
Théâtre François. Quant à l'épouse du
martyr , son enlèvement , son esclavage ,
joint à son âge , l'auroient rendue peu in-
téressante : c'eût été un Personnage froid ,
sur-tout étant comparée à l'amante de son
fils ; & j'ai cru qu'il valoit mieux la cacher ,
& me contenter de raconter ce qui la
regarde.

Les Poètes sont en possession des temps ,
des lieux & des circonstances. On ne me
fera pas une querelle d'avoir placé sous
l'Empire d'Adrien un évènement arrivé sous
celui de Trajan. La réputation dont le
dernier jouit , n'étoit pas conciliable avec
celle d'un tyran ; & quoique je sois bien

AVERTISSEMENT. iij

éloigné de souscrire sans réserve à tous les éloges qu'on a faits de lui ; il n'eût pas été prudent de heurter de front l'opinion commune. Le Public doit être respecté quelquefois jusques dans ses erreurs. Voilà pourquoi j'ai substitué Adrien. Le caractère que je donne à ce Prince ne dément point l'Histoire.





NOMS DES ACTEURS.

ADRIEN, Empereur.

PLACIDE, Général d'Armée.

ALIPHIUS, Consul.

LÉONIDAS, Neveu de l'Empereur.

AGAPITE.

THÉOPISTE. } Fils de Placide.

ERMINIE, Amante de d'Agapite.

AGLAÉ, Suivante d'Erminie.

SILLIUS, Confident de Léonidas.

GALLUS, Capitaine de Gardes.

GARDES.

LICTEURS.

La Scène est à Athènes, au Palais des Archontes.



PLACIDE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIEN, ALIPIUS.

ALIPIUS.

Quoi, Seigneur, vous craignez le Monarque des Daces ?
Placide a de sang-froid écouté ses menaces.

ADRIEN.

Sur un pont, que Trajan n'avoit point fait pour lui,
Il a passé l'Ister (1).

(1) C'est le nom que les Grecs donnoient au Danube. Trajan avoit fait construire un pont sur ce fleuve, entre Gradisca & Orsova, dans la Servie. Le Danube séparoit la Dace au Nord, de la Moésie au Midi.

Avec un tel appui

Nos braves combattans sont sûrs de la victoire.

A D R I E N .

Ce traître , à la faveur d'une paix illusoïre ,
A de mes foibles mains tiré jusqu'à deux fois
L'argent dans mon trésor versé par trente Rois.
Autant j'aime les Arts , autant je hais la guerre ;
J'écarte avec de l'or ce fléau de la terre.

A L I P I U S .

Cette humeur pacifique est un présent des Dieux.
Dans la société quoi de plus odieux ,
Que ces fougex Héros , avides de conquêtes ,
Dont la gloire se forme au milieu des tempêtes ,
Et qui ne sont connus au bout de l'Univers ,
Qu'en causant le malheur de cent peuples divers !
Porus est , selon moi , bien plus grand qu'Alexandre.
Mais si ce Roi de l'Inde , au lieu de se défendre ,
Eût cédé son Royaume à l'injuste vainqueur ,
On le mépriseroit comme un Prince sans cœur.
A l'amour de la paix vous joignez la bravoure ,
Sire , & moins élevé , l'écueil qui vous entoure ,
A vos yeux pénétrants ne pourroit échapper.
Les courtisans des Rois cherchent à les tromper ,
Notre armée auroit pu détrôner Méherdate :
Ce Parthe la repousse en deçà de l'Euphrate :
Le lâche Antinoüs , chef qu'on a trop vanté ,
S'est enfui le premier du choc épouvanté.
Cet échec dans sa Cour reveille Décebale ;
Ce Prince autour de nous avoit une cabale ,

Dont les nerfs ébranlés par un subtil agent,
 A mis notre frontière ~~X~~ un péril urgent. ~~X~~ en
 Et la foi des traités l'aveugle confiance,
 Du fleuve avoit laissé tous les ponts sans défense.
 Les Daces sont venus, partagés en trois corps,
 Du Ciabre (1) & du Murgis (2) occuper tous les bords :
 La Moésie & la Thrace à leur approche tremblent ;
 Au pied du mont Hémus nos légions s'assemblent.
 Mais qui marche à leur tête ? Hélas ! c'est Ennius,
 Des femmes le Héros, l'ami d'Antinoüs.
 Décebale, escorté de quinze cents Gendarmes,
 Le regarde en pitié, tout brillant de ses armes.
 Le front de notre armée est bientôt enfoncé ;
 Et n'ayant plus de Chef, le reste est dispersé.
 Placide après cinq ans passés dans la disgrâce,
 Sous un rocher affreux, non loin des monts de Thrace,
 Desséchoit un marais où nait le Timochus (3),
 Quand le Roi triomphant poursuivoit les vaincus.
 A son commandement les Romains se rallient,
 Et fondent à leur tour sur les Daces qui plient :
 Ils sont menés battans jusqu'au déclin du jour.

A D R I E N.

Quel est donc ce Héros ignoré dans ma Cour ?

(1) Cette Rivière partageoit les deux Moésies. Son nom moderne est *Isca*. Elle entre dans le Danube plus bas que l'*Alura* qui vient du Septentrion.

(2) Le Murgis nait dans la Dardanie, vers les monts Rhodopes. Il se jette dans le Fleuve par deux embouchures, qui enferment la Ville de Semendrie.

(3) Le Timochus, aujourd'hui la *nissava*, entre dans le Murgis auprès de *Cruscevas*, après avoir baigné les murs de la Ville de *Nyssa*.

Nos Soldats vétérans le connoissent encore.
 Sous ce Chef invincible au-delà du Bosphore ,
 N'ont-ils pas triomphé du troisième Artaban ?
 Placide étoit l'appui du Trône de Trajan.
 Vous l'avez renvoyé , Prince , sans le connoître :
 Un flatteur à vos yeux l'avoit peint comme un traître.
 C'est un sujet fidèle , un grand homme de bien ;
 Mais on veut qu'il ait tort de s'être fait Chrétien.
 Je n'ai point ignoré le lieu de sa retraite :
 Trois fois il m'a reçu dans sa grotte secrète ,
 Depuis que dans Athènes avec toute la Cour ,
 Le Maître de l'Empire a fixé son séjour.
 Là tombe du rocher une source plaintive :
 Elle arrose en son cours la terre qu'il cultive.
 Son travail le nourrit ; il vit sain & content ,
 Occupé du bonheur dans le Ciel qui l'attend.
 Voici Léonidas ; il revient de l'armée.

S C È N E I I .

ADRIEN, LÉONIDAS, ALIPIUS.

L É O N I D A S .

Nous sommes les vainqueurs , la Dace est désarmée ;
 Elle tombe à nos pieds.

A D R I E N .

C'est un serpent qui dort :
 Décebaie est à craindre.

TRAGÉDIE.

9

L É O N I D A S.

Il s'est donné la mort.

A D R I E N.

Il s'est rendu justice, il s'est puni lui-même :
Ce fourbe avilissoit la dignité suprême.
Racontez-nous sa perte & le coup qui l'abat.

L É O N I D A S.

Vous savez d'Ennius le malheureux combat.
Placide avoit quitté le métier de la guerre ;
Philosophe Chrétien , il cultivoit la terre ,
Dans un vallon sauvage où les fiers conquérans
Poursuivoient les débris de nos Soldats errans.
Nobles Romains , dit-il , votre raison s'égare :
Vous fuyez ! devant qui ? devant un Roi barbare.
De mille Nations , Soldats victorieux ,
Avez-vous oublié ces combats glorieux ,
Où nous mêmes en fuite au levant de l'Euphrate
L'arrière-petit-fils du dernier Mitridate ?
Où les rebelles Juifs , tant de fois terrassés ,
Pour ne plus se rejoindre ont été dispersés.
En achevant ces mots , au lieu d'armes de guerre ,
Du grossier instrument dont il fouilloit la terre ,
Il va fendre la tête au chef des ennemis.
De leur vaine frayeur nos gens s'étant remis ,
Dans un nouveau combat qui répare leur gloire ,
Sous leurs drapeaux flottans ramènent la victoire.
Cependant Décebale avec neuf légions ,
De la Grèce entamoit les nobles régions ,
Non loin d'un gros rocher qui vomit l'Érigone (1) ,

(1) Fleuve de Macédoine , qui se nomme à présent Vistritza. Il se décharge dans le Golfe de Thessalonique.

Où le roide Scandus se joint au mont Sardone.
La haute Macédoine avoit plié sous lui ;
Mais Placide accouru , la dégage aujourd'hui.
Au retour du combat une esclave de Thrace ,
Dans sa tente introduite , amusoit le Roi Dace :
Son camp étoit désert ; les Soldats dispersés
Saccageoient les hameaux par les Grecs délaissés.
Placide avec ses gens dans les bras d'une femme ,
Ou dans les flots du vin éteint leur vie infame.
Un seul corps lui résiste : il étoit fort nombreux.
Au pied du Citaris (1) , dans un pas dangereux ,
Nous allons le forcer : mais combien de miracles
A-t-il fallu , grands Dieux ! pour vaincre les obstacles ?
Dans un marais profond où tombent deux ruisseaux ,
Nous marchons tout le jour au milieu des roseaux ;
Les cailloux monstrueux , les traits de toute espèce ,
Pleuvent sur nos Soldats comme une grêle épaisse.
Pour sortir de la vase , & gravir sur les bords ,
Il font pendant long-temps d'inutiles efforts ,
Sous de grands boucliers dont la masse les tue ,
Imitant le couvert qui cache la tortue.
A la gauche du mont les trois quarts escarpé ,
Est un sentier étroit de rocscentre-coupé :
Quatre cents Montagnards , dressés en Albanie ,
Là grimpent au sommet d'une adresse infinie :
Sous l'effort de leurs mains , roulant dans les vallons ,
Les arbres , les rochers rompent les bataillons.
Alors des ennemis la frayeur & le trouble
Énervent le courage , & le notre redouble.

(1) Montagne de Macédoine , qui touche par une de ses extrémités le mont Olympe , & qui se prolonge dans la Thessalie.

Placide aborde enfin ; nous courons sur ses pas :
 Le moindre de nos gens bat vingt de leurs Soldats :
 Ils sont enveloppés , on les prend par derrière :
 La plupart en fuyant tombent dans la rivière.
 Cependant Décebal arrive , mais trop tard ;
 Aussi-tôt qu'il paroît , il est percé d'un dard :
 Sa troupe prend la fuite ; un de nos corps l'entoure ;
 Il nous tient en suspens par sa fière bravoure.
 Le coup n'est point mortel : il craint d'être arrêté ,
 Et préfère la mort à la captivité.
 Il s'est percé le cœur avec son propre glaive ;
 A son monde il disoit que la vie est un rêve ;
 Que tout meurt avec nous , & que nos foibles Dieux
 Sur la terre ont été des monstres odieux.

ADRIEN.

L'impie.

(*L'Empereur se retire.*)

SCÈNE III.

ALIPPIUS , LÉONIDAS.

ALIPPIUS.

EN vérité , des Dieux de cette espèce
 Font peu d'honneur à Rome , à l'Egypte , à la Grèce.
 Comment pour la raison des peuples si vantés ,
 Souffrent-ils tant d'horreurs à leurs divinités ?
 Respectez-vous Sylène ? Et quelle femme honnête
 Voudroit suivre Vénus dont nous chommons la fête ?
 Prométhée , Ixion sont punis en enfer
 Des crimes qu'un Consul adore en Jupiter.

L É O N I D A S .

Dans un siècle grossier l'erreur a pris naissance ;
 Diverses passions , jointes à l'ignorance ,
 Ont grossi les rameaux de cet arbre épineux.
 Le peuple a tant d'attraits pour son fruit vénimeux
 Que plutôt mille fois il cessera de vivre ,
 Si l'on veut qu'il renonce au poison qui l'enivre.
 C'est un taureau farouche ; on l'accoutume au joug :
 Mais il est dangereux de combattre un tel goût :
 N'importe qu'on l'écrase ; il murmure , il nous paie
 A sa Religion ne faisons point de plaie.
 Un tyran feint toujours de penser comme lui ;
 La superstition est son plus ferme appui.

A L I P I U S .

L'exacte probité permet-elle de feindre ?

L É O N I D A S .

On peut dissimuler quand on a lieu de craindre.
 Socrate offre en public le jour de son trépas ,
 De l'encens à des Dieux qu'il méprise tout bas.

A L I P I U S .

Ces contradictions déshonorent Socrate.
 J'aime mieux un Chrétien dont le faux zèle éclate :
 J'admire en cette Secte un généreux martyr ,
 Que les plus grands tourmens ne font point démentir.

L É O N I D A S .

De grace , laissez-là cette Secte funeste ,
 Que la raison condamne , & l'Empereur déteste.

Peut-être admirez-vous son chef crucifié,
Hébreu Stoïcien qu'elle a défié ?

ALIPIUS.

Je ne vois rien en lui qui ne soit d'un grand homme,
Au-dessus des Héros de la Grèce & de Rome.
Il lit au fond des cœurs, & connoît l'avenir.
Trouvez-vous un mortel qui sache réunir
Dans un état obscur la plus haute sagesse,
Et toutes les vertus sans la moindre foiblesse,
Qui, durant la tempête, ait enchaîné les vents,
Ressuscité les morts & guéri les vivans ?
Il fait trembler l'enfer d'une seule parole :
S'il meurt, il l'a prédit ; & c'est lui qui s'immole.

SCÈNE IV.

ALIPIUS, LÉONIDAS, AGAPITE.

LÉONIDAS.

Tu m'as suivi de près, Agapite.

AGAPITE.

Seigneur,
Du nouveau Général vous savez le bonheur.
Depuis votre départ, maître de la campagne,
Les Daces fugitifs au bas de la montagne,
Sans qu'ils y prissent garde ont été rassemblés ;
Comme un troupeau de cerfs que la peur a troublés.
Ce peuple est sans ressource, & jusqu'au Borysthène,
Rien ne peut arrêter la puissance Romaine.

Placide , que le Ciel nous donne pour appui ,
 Auprès de l'Empereur doit se rendre aujourd'hui.

A L I P I U S .

Je vais l'en prévenir.

S C È N E V.

L É O N I D A S , A G A P I T E .

L É O N I D A S .

Tu m'as sauvé la vie ,
 Soldat plein de courage ; & toute mon envie
 C'est de te procurer un rang digne de toi ;
 Qui réponde en partie au bien que je te doi.
 Néanmoins , sans espoir si l'amour me bourrelle ,
 Ton bras m'a-t-il servi ? La mort est moins cruelle.
 Du froid Alipius , qui vient de nous quitter ,
 Tu n'as pas vu la fille ; elle a sçu m'enchanter ;
 Et si je ne l'obtiens , il faut cesser de vivre.
 J'en conçois le projet ; mais je ne puis le suivre :
 Erminie à mes yeux montre tant de fierté :
 Je tremble en l'abordant , & suis déconcerté.
 Son père est un Caton que l'Empereur écoute ;
 Il a trop de sagesse , & chacun le redoute.

A G A P I T E .

L'Empereur est votre oncle.

L É O N I D A S .

Eh ! doit-il s'en mêler ?

Et sans me compromettre oserai-je parler ?
 Il vaut mieux que j'attende , & qu'un ami s'en charge.
 Étranger à la Cour , tu feras plus au large.
 Je te devrai la vie une seconde fois.
 Va joindre Alipius.

A G A P I T E.

Mais , Seigneur , de quel poids
 Peut être un inconnu près d'un homme aussi sage ?

L É O N I D A S.

Je l'ai vu parcourir les traits de ton visage
 D'un œil de complaisance & d'affabilité ,
 Qui n'est point ordinaire à sa sévérité.
 Tâche de t'introduire encor chez Erminie.

(*Il sort.*)

S C È N E V I.

A G A P I T E, *seul.*

QU'ATTEND-IL de mon zèle ? Eh ! quelle tyrannie !
 Du glaive des Soldats , quoi pour l'avoir sauvé
 A l'envi sur sa tête ayant le bras levé ;
 En faveur d'un amour , avorton du caprice ,
 Moi qui suis son rival , faut-il donc que j'agisse ?
 Dans un danger pressant j'ai dû le secourir ,
 Et défendre sa vie au risque de périr.
 Je ne crains point la mort ; & ma plus grande envie
 Pour le bien de l'État est de donner ma vie.
 Mais le droit de mon cœur n'est pas en mon pouvoir ;

De le sacrifier ce n'est point un devoir.
Erminie envers moi ne peut être infidelle ;
Mes malheurs n'offrent rien qui soit indigne d'elle :
Mon père avec éclat va les faire cesser ;
Il n'appartient qu'à lui de me récompenser.
Examinons pourtant l'espoir qui nous occupe :
Eh ! peut-être , Agapite , en ferez-vous la dupe :
Au temps qui change tout vous avez peu d'égard.
De Placide allons donc éprouver le regard.
Pourra-t-il reconnoître après cinq ans d'absence
Un Soldat sans aveu , qui lui doit la naissance ?
Erminie incertaine a pu manquer de foi.
Celui qui me protège enfin compte sur moi.
Chaque objet me partage , & redouble ma crainte :
Ma situation est un vrai labyrinthe.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERMINIE, AGLAÉ.

AGLAÉ.

QUELLE prévention contre Léonidas !
Madame , en vérité , je ne la conçois pas.
Il est vaillant , bien fait ; & d'Enone sa mère ,
Article essentiel , l'Empereur est le frère.
Adrien sans enfans , quel autre successeur
Al'Empire aura-t-il , que le fils de sa sœur ?

ERMINIE.

Le Trône des Césars n'est point héréditaire ;
C'est souvent le Sénat ou l'ordre Militaire ,
Qui crée un Dictateur & le casse à son gré.
Antonin , quoique jeune , est très-consideré.
Fais Empereur celui dont l'amour t'intéresse ;
Des cœurs ambitieux le mien n'a pas l'ivresse :
Ni le rang , ni l'éclat ne sauroient me charmer ;
Je ne l'épouse pas si je ne puis l'aimer.
Eh ! comment l'aimerois-je ?

AGLAÉ.

Un rival a sans doute
De votre noble cœur scu mieux trouver la route.

B

Oui , j'adore Agapite ; il a reçu ma foi ,
 Lorsqu'un zèle indiscret le séparoit de moi.
 Il suivoit en exil le sort d'un père illustre.
 Mais quoique son absence ait duré plus d'un lustre ,
 Ma tendresse est la même , & ne fait qu'augmenter ;
 Sans cesse à mon esprit il vient se présenter.

A G L A É.

La jeunesse , l'exil , une si longue absence ,
 N'ont-ils fait aucun tort à sa reconnoissance ?

E R M I N I E .

Non , je connois son cœur ; je peux compter sur lui :
 Son père est le Héros qui triomphe aujourd'hui.
 Or dès-là qu'en ces lieux Placide se rencontre ,
 Il ne faut pas douter que le fils ne s'y montre.
 Ensemble au port d'Hydronte (1) ils s'étoient embarqués :
 De ceux que leur mérite avoit trop offusqués ,
 Fuyant la trahison & le courroux des Prêtres ,
 Contre les ennemis des Dieux de nos ancêtres.
 De son père Agapite a dû suivre les pas :
 A se faire connoître il ne tardera pas.

A G L A É.

Mais s'il s'est égaré dans quelque endroit sauvage ,
 Ou pris en combattant bien loin pour l'esclavage ,
 On l'a vendu ?

(1) Ville des Salentins , aujourd'hui Ottrante.

TRAGÉDIE.

19

ERMINIE.

Tais-toi , je l'attends aujourd'hui.

AGLAE.

Cet espoir peut servir à charmer votre ennui.

(Elle se retire.)

SCÈNE II.

ALIPPIUS, ERMINIE.

ALIPPIUS.

LE neveu d'Adrien vous recherche , ma fille :
Cette haute alliance honore ma famille.

ERMINIE.

Mon père , un tel honneur ne doit pas nous flatter :
A votre auguste nom peut-on rien ajouter ?
Souvent l'ambition nous a donné des maîtres
Qui n'auroient pu nommer sans rougir leurs ancêtres.
Le sang des Scipions dont nous sommes sortis ,
Efface tout l'éclat des nobles du Bétis (1).
A Rome en abordant des rives de ce fleuve ,
De son extraction apportât-il la preuve ,
Le superbe Adrien , qui croit nous faire honneur ,
Et que son alliance est le parfait bonheur ?

(1) Fleuve d'Espagne qui se nomme à présent *Quadalquivir*. Erminie fait allusion en cet endroit à la Patrie de l'Empereur Adrien , qui étoit né à Italica , Ville de la Bétique , dont le nom moderne est *Sevilla la Véja*.

PLACIDE,

ALIPPIUS.

Je vous l'ai dit vingt fois , la naissance , Erminie ,
 Est de peu de valeur avec la tyrannie :
 Ce sont des affranchis qui gouvernent l'État ;
 Flatteurs intéressés d'un foible Potentat.
 Mais puisqu'en nos malheurs le Ciel nous abandonne ,
 Il faut céder au temps , la prudence l'ordonne.

ERMINIE.

Le neveu d'Adrien sera donc mon époux !
 Mon père , il est bien vrai , mon sort dépend de vous ;
 Et du choix de mon cœur je fais le sacrifice :
 Il a beau murmurer , il faut que j'obéisse ,
 Cependant vous m'aimez , je hais Léonidas :
 Il vous ménage peu ; vous ne l'estimez pas.
 Pour traiter avec vous en qualité de gendre ,
 Du haut de sa grandeur a-t-il daigné descendre ?
 Un adroit confident de sa part est venu.
 Il n'a pu me parler.

ALIPPIUS.

C'est un jeune inconnu ,
 Dont le bras vigoureux , qu'aucun danger n'arrête ,
 A détourné le coup qui menaçoit sa tête.

ERMINIE.

Auprès de ma suivante il a fait pour me voir ,
 Des efforts singuliers qu'on ne peut concevoir.

ALIPPIUS.

Voici Placide.



SCÈNE III.

PLACIDE, ALIPIUS, ERMINIE.

ALIPIUS.

ENFIN, chef de notre milice,
La Cour de votre exil reconnoît l'injustice.
De quels dons l'Empereur a-t-il dû vous combler,
Vainqueur d'un ennemi qui le faisoit trembler ?

PLACIDE.

Dieu, qui nous humilie, a permis que je vusse
Essuyer les dédains de ce bizarre Prince.
Dans la salle introduit parmi les courtisans,
Chacun me prodiguoit des regards complaisans :
Plusieurs m'ont appelé le Sauveur de l'Empire ;
Sur son Trône Adrien monte sans me rien dire.
J'ose l'intertoger ; il répond d'un ton sec,
En détournant les yeux sur un Sophiste Grec.
L'air froid de l'Empereur d'une grande victoire,
A fait en un clin-d'œil disparoître la gloire.
De ceux en arrivant dont j'étois admiré,
On diroit, quand je fors, que je sois ignoré.
Telle est des gens de Cour l'estime passagère ;
Comme un caméléon dont la couleur légère
Change avec les objets qu'on place auprès de lui ;
De tous leurs jugemens un Monarque est l'appui.
Heureux l'homme sensé qui pense par lui-même ;
Plus heureux ceux encore à qui l'Être-Suprême,

B 3

Des préjugés fâcheux écartant le bandeau ,
 D'un guide bien plus sûr découvre le flambeau !
 Dans mon ame il versoit l'onction de sa grace ,
 Pour adoucir un peu l'horreur de ma disgrâce :
 Oui , sa main paternelle en soutenoit le poids ,
 Quand dépouillé , proscrit , je fuyois dans les bois.
 Je traçois son saint nom sur l'écorce des chênes ,
 Pendant qu'il écoutoit le récit de mes peines ;
 Je sentojs à l'instant renaître ma vigueur ;
 Ses consolations pénétroient dans mon cœur.
 La demeure des ours , effroyable retraite ,
 Chez le plus grand des Rois faut-il qu'on vous regrette ?
 Si je vous ai quittée , ah ! c'étoit malgré moi ;
 L'Empire chancelant m'en faisoit une loi !

A L I P I U S .

Le Prince est équitable , & malgré ses caprices
 Il ne peut ignorer le prix de vos services.

P L A C I D E .

De nos Soldats vaincus en devenant l'appui ,
 J'ai servi la Patrie , & n'attend rien de lui.
 Je voulois plaire au Roi des Monarques du Monde :
 En lui seul d'un Chrétien le sage espoir se fonde ;
 S'il a permis souvent que je fusse éprouvé ,
 C'est que tout mon bonheur au Ciel est réservé.

E R M I N I E .

Condamnez-vous , Seigneur , ainsi qu'une imposture ,
 Les tendres sentimens qu'inspire la nature ?
 Vous aviez une épouse , un fils ou deux , je crois :
 Les avez-vous laissés vivre seul dans les bois ?

TRAGÉDIE.

23

PLACIDE.

Non , du Dieu des Chrétiens la loi n'est point cruelle ;
En réglant la nature elle règne avec elle ;
Et sans un accident plus triste que la mort ,
Tatiane aujourd'hui partageroit mon sort.

ERMINIE.

Mon cœur de votre épouse honore la mémoire :
Seigneur , est-il permis d'en apprendre l'histoire ?

PLACIDE.

Qu'apprendrez-vous , Madame ? un tissu de malheurs ,
Dont le simple récit vous coûtera des pleurs.
De son règne Adrien a signalé l'aurore ,
En déclarant la guerre au titre qui m'honore.
J'avois des ennemis , ou plutôt des jaloux ,
Qui contre ma famille armèrent son courroux.
Tatiane , mes fils encor catéchumènes ,
Sont saisis rudement , chargés de grosses chaînes.
Ils marchent devant moi traînés par des Soldats ,
Qui m'avoient eu pour chef en huit divers combats.
Le jour la soif nous brûle , & la faim nous dévore.
La nuit nous attendons le retour de l'aurore ,
Enfermés , sans secours en des réduits infects ,
Évités d'un chacun , comme des gens suspects.
Un Pirate d'Argos nous jette en son navire ;
Et du port d'Hydrontum on aborde en Épire.
Ici l'on nous condamne aux plus rudes travaux ,
Qu'à peine en Italie on réserve aux chevaux.
Je pleurois en voyant Tatiane épuisée ,
Et sa main délicate horriblement blessée ;
Et lorsqu'elle tomboit sur ses foibles genoux ,

B 4

L'Inspecteur la faisoit relever à grand coups.
Ciel ! si j'eusse été libre . . . On l'emmena à Buthrote.
Vendue , elle y devient l'esclave d'un Pilote.
Alors dans les accès de mon trouble intessin ,
De trop de cruauté j'accusai le destin.
Viens , disois-je à la mort , mettre fin à mes peines.
Je maudissois le jour en secouant mes chaînes.
Pendant que je dormois l'Ange tout-puissant
Vole du Ciel en Terre , & d'un air menaçant ,
Il reprend mon blasphème & mon impatience ,
Ainsi que l'avoit fait ma propre conscience.
Je sens à mon réveil que mon cœur affligé ,
Du poids qui l'accabloit est un peu soulagé.
Le Ciel des maux présents garde la récompense :
Pour nous sanctifier c'est Dieu qui les dispense.
A de nouveaux chagrins il m'avoit réservé :
De mes fils le plus jeune est encore enlevé.
Un Molosse l'achette au Bazar d'Antigone (1) ,
Pour le faire servir au Temple de Dodone (2).
Dans cet événement le danger de sa foi ,
Se joint à la douleur de le voir loin de moi.
Mon cœur étoit tremblant sur le sort d'Agapite.
Je l'éveille une nuit , & nous prenons la fuite.
Le Golfe d'Oricum en tout temps orageux ,
Entre deux gros rochers avance un bras fangeux.
Au bord on a construit la prison des esclaves :
Nous sautons dans le Golfe avec trois des plus braves.
A deux cents pas de-là les Pêcheurs d'alentour

(1) Ville des Chaoniens en Epire , vers les confins de la Macédoine.
Son nom moderne est *Argiro*.

(2) Fameux par son oracle. La Ville appartenoit aux Molosses.

T R A G É D I E.

35

Dormoient dans leurs bateaux en attendant le jour,
 Au milieu de la flotte on arrive à la nage :
 Un Esquif emprunté nous transporte au rivage.
 Nous marchons au hasard le reste de la nuit :
 Mais dès le grand matin sachant qu'on nous poursuit ,
 Nous cherchons , pleins d'effroi , une retraite sûre ,
 Dans les flancs tortueux d'une caverne obscure.
 Là nous vivions des fruits de quelques arbrisseaux.
 Dans un antre voisin deux maigres lionceaux ,
 D'une mère affamée épuisoient les mammelles.
 De ses griffes tranchantes & de ses dents cruelles ,
 Le monstre , au moindre bruit , menace en rugissant :
 Je vois sa taille énorme au moment qu'il descend ;
 Déjà mon fils étoit au bas de la montagne.
 D'un pas précipité , que la crainte accompagne ,
 Afoibli par la faim , sans armes , sans appui ,
 Je vais pour le défendre ou mourir avec lui.
 Qu'apperçois-je ? Grand Dieu ! mon ame est interdite !
 Les habits déchirés , & le sang d'Agapite. ...

E R M I N I E.

Agapite Agapite

P L A C I D E.

Ah ! mon fils tu n'es plus.....
 Mes soins à le chercher ont été superflus.

(Erminie se trouve mal , & la Suivante l'emmené.)



S C È N E I V.

P L A C I D E , A L I P I U S .

P L A C I D E .

J'AI prévu la douleur dont son ame est faisie :
Par la double famille ayant été choisie ,
Son cœur pour un jeune homme a conçu de l'amour ,
Auquel un sage hymen devoit l'unir un jour.
Le cœur entièrement ne perd jamais l'image ,
De celui le premier qui reçut son hommage.
Lorsqu'il est attiré par des objets nouveaux ,
Son ancien possesseur devance ses rivaux.

A L I P I U S .

Éprise d'Agapite , absent depuis un lustre ,
Ma fille a dédaigné plus d'un amant illustre.
Léonidas en vain la recherche.

P L A C I D E .

Elle a tort :

Les Reines de l'Asie envieroient son sort.

A L I P I U S .

Je n'en fais aucun cas ; il déplaît à ma fille.

P L A C I D E .

On s'attache à la Cour au phorphore qui brille.

A L I P I U S .

J'aime mieux la vertu solide & sans éclat.

TRAGÉDIE.

27.

Qu'on m'ôte le fardeau d'un an de Consulat ,
Et qu'Erminie épouse un amant digne d'elle :
J'abandonne la Cour.

PLACIDE.

Venez , ami fidèle
Dans le désert paisible & ces antres chéris ,
Où de la liberté vous connûtes le prix.
Là c'est l'air le plus pur que la vertu respire :
Du vent des passions elle ignore l'Empire.
Là sans rien espérer ni craindre , on vit content ,
Faisant de sa raison un usage constant ;
Jouissant du repos & de la paix de l'ame ,
Les seuls biens ici-bas que le sage réclame.
Mon attrait singulier pour cet heureux séjour ,
Eût auprès d'Adrien empêché mon retour :
Les faveurs de la Cour me semblent un martyre ;
Je ne cherchois que vous. Adieu , je me retire.

SCÈNE V.

PLACIDE , ALIPIUS , GALLUS.

ALIPIUS à Gallus en lui montrant Placide.

DE notre ami commun que pense-t-on , Gallus ?

GALLUS.

On a fait son éloge , & l'on n'en parle plus :
La sombre jalousie avec son air farouche ,
De ceux qui le vantoient a sçu fermer la bouche.
Hélas ! c'est donc en vain pour le bien de l'État

Qu'on expose sa vie : on oblige un ingrat.
 Placide , vos vertus , vos exploits , vos services ,
 Sur un homme sans cœur & gangrené de vices ,
 Ne vous donneront pas le plus foible ascendant ;
 De l'armée Ennius sera le commandant.
 Le neveu d'Adrien , que son crédit offusque ,
 Lui parle avec franchise , & d'un ton un peu brusque.
 Mais en le remplaçant au lieu qui lui convient ,
 Il ravit vos succès ; c'est de lui qu'on les tient ;
 Et sans son bras puissant qui soutient votre audace ,]
 Quatre fois vous cédiez aux efforts du Roi Dace.

P L A C I D E .

A ses discours menteurs je ne m'oppose point ,
 Et je n'ai qu'un seul mot à dire sur ce point.
 Après Antinoüs c'est l'homme le plus lâche ,
 Et , loin des ennemis , le plus fier que je sache.
 Dans un pas dangereux il s'étoit avancé ,
 Où le Soldat barbare eût été repoussé.
 Son seul aspect l'effraie ; il fuit tremblant & pâle ;
 Et le Dace aisément dompte un corps acephale.
 Cependant il s'égare , & revient sur ses pas ;
 Deux Soldats ennemis lui tombent sur les bras ;
 Pour lui percer le cœur ils ont la lance haute :
 Mais il est secouru par un jeune Épirote ,
 Dont le glaive est plus fort , plus adroit que le sien ,
 Et la noble vertu digne d'un vrai Chrétien.
 Depuis deux ou trois ans fantassin volontaire ,
 Il attend , m'a-t-on dit , un grade militaire.
 Il vouloit m'exposer son zèle & son besoin :
 De payer son service il faut laisser le soin
 Au Prince qui l'amène , & qui lui doit la vie ,

Et qui de l'avancer témoigne quelque envie.

ALIPPIUS.

D'un bel espoir le Prince un temps l'amusera :
Il faudra qu'il s'intrigue , & tant qu'il servira ,
Comme un vil instrument , à cent basses manœuvres ,
Trahissant son devoir , avalant des couleuvres ;
Les protestations éclateront toujours :
Mais s'il hait le mensonge & ses lâches détours ,
Et que la conscience oppose des scrupules ,
Ou qu'il manque aux égards honteux ou ridicules ,
Des services passés on perd le souvenir.

PLACIDE.

C'est trop perdre de temps à nous entretenir
D'une affaire étrangère , où rien ne nous concerne.
Parlons des agrémens de ma chère caverne :
La justice & la paix qu'on ignore à la Cour ,
Me rappellent sans cesse en cet heureux séjour.
L'innocence y repose à l'abri de l'orage ;
La vérité s'y montre , & paroît sans nuage.
Vous êtes fait , Gallus , pour vivre en nos déserts ,
Et pour connoître un jour le vrai Dieu que je sers.
Dans un lieu si public d'être entendu je tremble :
Chez vous , Alipius , passons tous trois ensemble.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALIPHIUS, AGAPITE.

ALIPHIUS.

N'ATTENDEZ pas Placide ; avant la fin du jour ,
 Sans rien dire à personne , il doit quitter la Cour.
 Il connoît vos exploits ; mais son crédit est mince.
 En toute confiance adressez-vous au Prince :
 Il vous doit son salut.

AGAPITE.

Je n'ai rien fait pour lui
 Qui l'oblige en rigueur à me servir d'appui :
 L'humanité vouloit que je le défendisse ;
 A la Patrie enfin je devois ce service.

ALIPHIUS.

Par son ordre il paroît que vous l'avez suivi ,
 Afin qu'il vous avance , après l'avoir servi.
 Il vous fait son Agent , peut-être sa lumière ,
 Sa haute confiance est en vous toute entière.

AGAPITE.

Sans lui rien demander j'ai quitté ce Seigneur ;
 Il m'imposoit un joug qui répugne à l'honneur :

TRAGÉDIE.

31

Il veut à son égard que le zèle s'éprouve,
En prenant des moyens que la vertu réprouve.
A Placide un moment, avant de m'en aller,
Procurez-moi, Seigneur, la grace de parler.

A L I P I U S.

Il ne parle à personne.

A G A P I T E.

Il faut que de ma bouche
Il apprenne un secret, qui de fort près le touche.
Vous êtes son ami.

A L I P I U S.

Son confident discret.
Nous sommes sans témoins; dites votre secret,
Et je l'en préviendrai.

A G A P I T E.

L'ainé de sa famille
Fut avant son exil promis à votre fille.

A L I P I U S.

Je le fais.

A G A P I T E.

Et ses traits vous sont-ils présents?

A L I P I U S.

Non.

A G A P I T E.

Il étoit de mon âge, & je porte son nom.

A L I P I U S.

D'un monstre il fut la proie,

PLACIDE,

AGAPITE.

Eh ! qui l'a dit ?

ALIPPIUS.

Placide.

Il a vu sur ses pas une lionne avide ,
Puis ses habits sanglans.

AGAPITE.

Il a pu l'éviter ,
Sur un arbre épineux adroitement monter ,
Et de son triste père ayant perdu les traces ,
Quelque temps inconnu vivre parmi les Thraces :
Mars enfin l'arrachant à ce lâche repos ,
Marcher aux ennemis , & combattre en Héros.

ALIPPIUS.

Allez conter ailleurs vos brillantes chimères.

(*Agapite sort.*)

SCÈNE II.

ALIPPIUS, *seul.*

DE Placide , en effet , quelques traces légères ,
A des yeux prévenus paroîtroient sur son front.
J'avois tort de lui faire un si cruel affront.
Son maintien est décent , son entretien honnête :
Enfin , notre Empereur lui doit une conquête.

(*Les Gardes paroissent.*)

Il faut le retenir Gardes suivez ses pas ;
Et soyez attentifs qu'il ne s'éloigne pas.

SCENE

SCÈNE III.

ALIPPIUS, ERMINIE.

ERMINIE.

EST-CE un songe, un fantôme, un mort qui ressuscite ?
Mes yeux ont aperçu le défunt Agapite.
Je ne puis revenir de mon étonnement.

ALIPPIUS.

Vous rappelez-vous bien ses traits ?

ERMINIE.

Certainement.

Ses traits sont trop avant gravés dans ma mémoire,
Pour craindre à cet égard un échange illusoire.

ALIPPIUS.

D'un air peu satisfait il vient de me quitter.
Ma fille avec Placide il faut le confronter.

SCÈNE IV.

ERMINIE, AGLAÉ.

ERMINIE.

DE mon bonheur enfin je vois naître l'aurore :
Agapite est sauvé, mon amant vit encore.
De retraite en retraite un lustre il a vécu.
Le retour de son père & le Dace vaincu,

C

Vont ouvrir sous ses pas une noble carrière ,
Et rendre à nos amours leur liberté première.

A G L A É.

Je crains Léonidas : son Agent rebuté
Attifera le feu de son cœur irrité :
Il avoit l'air fort triste en quittant votre pere.

E R M I N I E.

Quelle est cette rencontre ? Elle me désespère.
Quoi ! le fils de Placide a-t-il servi d'appui ,
Aux propositions d'un autre amant que lui ?
Le véritable amour n'est point sans jalousie.

S C È N E V.

E R M I N I E , A G A P I T E , A G L A É.

A G A P I T E.

AH ! Madame , aux transports dont mon ame est saisie ,
Pardonnez la surprise & ma témérité :
En vain jusqu'à trois fois de vous voir j'ai tenté.
Durant un long exil on oublie Agapite.

E R M I N I E.

M'a-t-il fait , l'inconstant , annoncer sa visite ?
En faveur d'un rival il vient solliciter.

A G A P I T E.

Madame , un fugitif n'osoit se présenter.

E R M I N I E.

Eh ! qu'appréhendoit-il ?

TRAGÉDIE.

35

A G A P I T E.

De montrer trop d'audace ,
Ou de vous accabler du poids de sa disgrâce.

E R M I N I E.

Cesse-t-on d'être aimable en cessant d'être heureux ?
Ai-je un cœur pour le croire assez peu généreux ?
De me prendre on a tort pour une amè commune ,
Dont l'amitié varie au gré de la fortune.
Que veut dire ce zèle envers Léonidas ,
Sinon qu'on me méprise ou qu'on ne m'aime pas ?
On me cède....

A G A P I T E.

Ah ! plutôt sur un dessein si lâche
Que l'œil de ma raison un seul instant s'attache ;
Le Ciel fasse sur moi , justement irrité ,
Retomber les horreurs de la captivité.
Ma demarche équivoque est une simple ruse ,
Dont l'explication me servira d'excuse.
L'âge qui donne essor à vos piquans attraits ,
De mon triste visage a bien changé les traits ;
Les travaux m'ont vieilli : je n'osois me produire.
Je cherche un confident qui daigne m'introduire ;
De Placide aussi-tôt on m'apprend le retour ;
C'est en lui que j'espère. Il déplaît à la Cour.
O Ciel ! dans un projet si beau , si légitime ,
Du sort serai-je donc l'éternelle victime ?
Un rival imprudent se repose sur moi.
Il n'a point exigé que j'engage ma foi :
Il commande en despote.

E R M I N I E.

Un amant moins timide

C 1

Entre sans défiance , & dédaigne un tel guide.
Mais laissons ces débats ; le temps est précieux.
Infortuné jouet d'un sort capricieux ,
Mon cœur suivoit vos pas au milieu des alarmes ;
Et mes yeux chaque jour étoient baignés de larmes.
Enfin , je vous revois. Qu'étiez-vous devenu ?
Par quel heureux effort êtes-vous revenu ?

A G A P I T E .

Par ordre du tyran qui gouverne l'Empire ,
Comme des malfaiteurs , transportés en Épire ,
Dans un cachot puant squelettes animés ,
Pendant quatre-vingts jours nous restons enfermés.
Je vis , la larme à l'œil , le départ de mon frère ,
Et le ravissement de ma dolente mère.
Hélas ! nous périssions de misère & d'ennui !
O mon fils ! sauvons-nous : Dieu sera notre appui.
Ainsi parla mon père ; & pour toute réponse ,
Du haut de la prison je saute , & je m'enfonce
Dans un golfe profond , dont les flots courroucés
Venoient battre le pied de ses murs exhausés.
Le vent étoit contraire , & la nuit fort obscure.
Nous nageons à l'envi sans guide , à l'aventure :
Par les vagues tantôt entièrement couverts ,
Tantôt touchant du pied ses écueils entrouverts.
Dans un vaste entonnoir un courant nous attire ;
Le rivage s'approche , & soudain se retire.
Nous étions épuisés , quand mon père aperçoit
Parmi les joncs mouvans un bac qui nous reçoit.
Jusqu'au lever du jour nous voguons sur l'abîme ,
Qui partage un rocher , dont nous gagnons la cime.
L'autre d'une lionne étoit bien près de nous.
Ma rencontre imprévue allume son courroux :

Elle consulte aussi sa faim qui la dévore ;
 De ses petits à jeûn le cri l'enflamme encore.
 Ce monstre en écumant s'élance contre moi.
 Mon sang à son aspect est tout glacé d'effroi.
 J'oppose à ses efforts ma foible résistance :
 Mais du Dieu des Chrétiens j'implore l'assistance.
 Aussi-tôt l'onction de ce Dieu tout-puissant ,
 Comme une fleche ardente , en mon ame descend.
 Je saisis à mon tour l'animal intrépide ;
 Mon courage l'abat , ma force l'intimide :
 Une vertu d'en-haut , un esprit de terreur ,
 L'atterre & l'engourdit , sans calmer sa fureur.
 Il fuit en rugissant , & regagne sa grotte.
 Je vais chercher mon père : un Soldat de Butrhote ⁽¹⁾ ,
 Soutenu d'un Crétois , plus cruel qu'un démon ,
 M'enchaîne : il faut le suivre au-delà du Strymon ⁽²⁾.
 Trente mois j'ai vécu chez un peuple sauvage ,
 Éprouvant les dégoûts d'un pénible esclavage.
 Je songeois au bonheur que j'éprouve aujourd'hui :
 L'espoir me soutenoit ; vous charmiez mon ennui.
 Je m'enfuis cependant , ayant rompu ma chaîne ,
 Et vais joindre l'armée aux environs d'Athènes.
 Dans une occasion moi seul ai combattu ;
 Le neveu d'Adrien a loué ma vertu :
 Il m'amène à la Cour.

(*Alipius entre , & Agapite se retire.*)

(1) Ville d'Epire , qui se nomme à présent Butrinto. Elle est située vis-à-vis le Cap Septentrional de l'Isle de Corfou.

(2) Fleuve de Macédoine qui se jette en un Golfe de même nom , qu'on appelle aujourd'hui Contessa. Les modernes nomment la Rivière *Vératusar*.

S C È N E V I .

A L I P I U S , E R M I N I E ,

A L I P I U S ,

A I M E Z - V O U S cet Alcide ,
 Ma fille , étant promise à l'ainé de Placide ?
 Crainte d'une méprise , il faut garder vos sens ,
 Souffraire votre cœur à des amours naissans .

E R M I N I E .

C'est lui , n'en doutez pas ; c'est vraiment Agapite :
 De ses malheurs il vient de m'apprendre la suite :
 Tout m'annonce , son port , ses traits , son ton de voix ,
 Celui de m'épouser dont vous fîtes le choix .

S C È N E V I I .

A L I P I U S , P L A C I D E ,

A L I P I U S ,

A V E Z - V O U S rencontré ce jeune Militaire . . . ?

P L A C I D E .

Sa naissance à la Cour cesse d'être un mystère ;
 On se l'est rappelé ; sans être prévenu
 Moi-même d'un coup-d'œil je l'aurois reconnu .

A L I P I U S ,

On pourroit se tromper .

PLACIDE.

Non, Seigneur, l'imposture
N'excite pas ainsi les cris de la nature :
Dès que je l'apperçois tous mes sens sont émus.
A quelque dignité si je le vois promu,
Sur nos traités secrets nous leverons le masque.
Agapite est Chrétien ; l'Empereur est fantasque :
On cherche à m'opprimer, vous ne l'ignorez pas ;
Antinoüs me hait ; & de Léonidas,
Au sujet de mon fils, je crains la jalousie :
On m'a peint son amour comme une frénésie :
Il sera fort aisé de l'aigrir contre nous.

SCÈNE VIII.

ALIPPIUS, PLACIDE, AGAPITE.

PLACIDE.

DEVANT Alippius, mon fils, rassurez-vous :
Dans cette étrange Cour le seul appui que j'aie :
Il a mis constamment l'appareil sur ma plaie.
Mes malheurs, mon exil ne l'ont point rebuté :
On ne connoît l'ami que dans l'adversité.
Ma situation n'est point telle qu'on pense.
Je vais vous l'exposer sans craindre sa présence :
Mon cœur irrésolu n'enferme aucun secret,
Dont il ne soit instruit : soyez aussi discret.
D'une belle action comptez peu sur la gloire ;
Ne vous prévalez pas de ma foible victoire :
On m'en a fait un crime aux yeux de l'Empereur.
On joint à ce grief ma prétendue erreur.

Ennius insinue à ce crédule Prince ,
Que j'ai des partisans en plus d'une Province :
Que dans mes intérêts , témoins de ma valeur ,
Les Soldats entreront avec tant de chaleur ;
Que si d'être Empereur j'avois la folle envie ,
Ils me soutiendroient tous au péril de leur vie.
Les Chrétiens , qu'on ne peut assez humilier ,
Ajoute l'impôsteur , sont prêts à m'appuyer.
Rome , des Empereurs la seule vraie épouse ,
Où réside la Cour , d'Athène étant jalouse ,
Sourdement au Sénat trame contre Adrien ;
Et , pour se déclarer , n'attend qu'un bon soutien.
On dit que ses regards sont tournés sur Placide ,
Et qu'elle a toute prête une main parricide ,
De ce Prince odieux qui va percer le cœur ,
Pour placer sur son Trône un perfide vainqueur.
De la sorte effrayé , comment en sa présence
César me verroit-il d'un œil de complaisance ?
Je voulois dès ce soir le quitter pour toujours.
Votre retour , mon fils , me retiendra deux jours.
Daigne la Providence , à mes vœux favorable ,
Vous placer par mes soins dans un poste honorable ;
Et des fléaux du Ciel , qui causent tant d'effroi ,
Garantir votre tête , en les versant sur moi.



SCÈNE IX.

ALIPUS, PLACIDE, AGAPITE, THÉOPISTE.

AGAPITE.

DE ces tristes objets écartés le spectacle,
Aux bontés du Seigneur ne mettez point d'obstacle :
Il vous rend vos deux fils. Ce jeune homme. . .

PLACIDE.

Est-ce vous,

Théopiste ?

THÉOPISTE.

Oui, mon père.

AGAPITE.

Il tombe à vos genoux.

Si sa langue se tait, étant embarrassée,
Les larmes, les transports expriment sa pensée.
Je devois l'annoncer ; mais de votre discours
Il ne convenoit pas d'interrompre le cours.
Il cède un peu trop tôt au desir qui le presse.
D'un enfant aussi jeune excusez la tendresse.

THÉOPISTE.

Je ne viens pas, Seigneur, réclamer votre sang,
Ni vos biens de fortune, encor moins votre rang :
Cinq ans ayant croupi dans un vil esclavage,
J'ai d'un Patricien moins l'air que d'un Sauvage.
Théopiste, éloigné de toute ambition,
Brûle de vous servir, au lieu de Ctésion.

Conservant mon état , sans rompre mes entraves ,
 Vous pouvez m'échanger contre un de vos esclaves :
 D'un fils j'ajouterai toute l'affection
 Au zèle d'un esclave , à sa soumission ;
 Et je tiendrai toujours pour une insigne grace ,
 Le moindre traitement & la dernière place.

P L A C I D E .

Celui qui vint au monde avec la liberté ,
 Ne peut-être avili par la captivité.
 C'est le droit du plus fort , auquel rien ne résiste ,
 Qui vous a retenu dans les fers , Théopiste.
 J'ai vécu quelque temps esclave comme vous :
 Les courtisans le sont : oui , nous les sommes tous ;
 Et quiconque est soumis au pouvoir d'un Monarque ,
 Est esclave en effet , sans en porter la marque.
 Mais contre leur devoir ceux que l'on fait agir ,
 Sont de leur complaisance obligés de rougir.
 Au joug des passions une ame obéissante ,
 Prend une servitude indigne , avilissante.
 Des Chrétiens , Théopiste , en même temps que moi ,
 (L'avez-vous oublié ,) vous reçûtes la foi.
 Vous a-t-on fait offrir de l'encens à l'Idole ,
 Au Temple de laquelle en un âge frivole ;
 Je vous vis emmener , en pleurant votre sort ?
 Dans un deuxième lustre étiez-vous assez fort
 Pour , d'un lieu corrompu mépriser les délices ,
 Soutenir la torture , & braver les supplices ?

T H É O P I S T E .

Aux œuvres du Démon je n'ai point eu de part ;
 Le bras du Tout-Puissant m'a servi de rempart ,
 Lorsque se prévalant de ma tendre jeunesse ,
 Des Prêtres mensongers ont tenté ma faiblesse.

Celui qui sous vos yeux me tira de prison,
Ne m'apprit pas son but en payant ma rançon :
C'étoit par un faux zèle un don de ma personne,
Qu'il vouloit faire au Dieu qu'on révère à Dodone,
Avant de m'introduire au Temple détesté,
De superstitions dans un bain empesté,
On me plongea trois fois, en implorant Hécate :
Puis couronné de fleurs, & vêtu d'écarlate,
Jusqu'aux pieds de l'Idole on me fit avancer.
Ce n'est point là le Dieu que je dois encenser,
Le Monarque du Ciel qui lance le tonnerre.
En prononçant ces mots je renverse par terre
Le vase des parfums, l'encensoir, les charbons
D'une écharpe à fleurs d'or j'arrache les cordons ;
Et sur mon front traçant le plus auguste signe,
Je brise les fleurons d'une couronne indigne.
Cet éclat généreux, que m'inspire la foi,
Attire en même temps tous les Prêtres sur moi.
La rage arme d'un fouet plus d'une main cruelle ;
Les coups sur mon dos nud pleuvent comme la grêle :
Mon sang de tout côté jaillit sur les bourreaux :
Je n'étois qu'un enfant que Dieu change en héros.
J'endure sans me plaindre outrage sur outrage ;
Les mauvais traitemens augmentent mon courage.
Enfin, las de frapper, à tous les maux offerts
Me voyant insensible, on me charge de fers.
J'ai languì quelque temps dans la maison d'un Prêtre ;
Et depuis onze mois Ctésion est mon maître.

P L A C I D E.

Théopiste, à ces traits je reconnois mon sang.

A L I P I U S.

Vous pleurez.

Ce jeune homme est sorti de mon flanc ;
 Il est digne de moi , je l'avoue à cette heure.
 De joie , Alipius , trouvez bon que je pleure.
 Embrassez-moi , mon fils.

S C È N E X.

ALIPUS , PLACIDE , AGAPITE , THÉOPISTE ,
 ERMINIE.

ERMINIE.

T A T I A N E est chez moi.

Cette chère moitié n'a point trahi sa foi.
 Depuis qu'un sort cruel vous eut séparé d'elle ,
 Son maître en vain tenta de la rendre infidelle.
 Mais devenu Chrétien , sa folle passion
 A fait place à l'estime , à la compassion.
 A Cléone sa mère il céda votre épouse ,
 Dès le troisième mois ; elle en a passé douze
 Avec moins de danger dans une autre maison ,
 Quoiqu'elle fût pour elle une rude prison.
 Depuis près de trois ans elle vit dans Athènes ,
 Esclave de la sœur du Préfet Anthisthène.
 Elle est venue à moi , sachant votre retour.

P L A C I D E .

Trop de joie en mon cœur est entrée en ce jour.
 Le Démon s'est lassé de courir sur mes traces.

Recevez , ô mon Dieu ! mes actions de graces.
De vos décrets peut-être un conseil absolu ,
De nous tous réunir avoit-il résolu ,
Afin que tous ensemble un tyran nous moissonne ,
Et nous fasse obtenir la céleste couronne.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONIDAS, AGAPITE.

LÉONIDAS.

D'UN préjugé vulgaire êtes-vous affranchi ?
 A votre impolitesse avez-vous réfléchi ?
 De ma protection dépend votre fortune.
 Piqué de vos refus , je n'ai point de rancune :
 Au gré de mes desirs pliez-vous désormais ;
 Et je reviens à vous plus zélé que jamais.
 De votre avancement voyez la perspective ;
 Rarement on parvient ayant l'ame craintive :
 Le service des grands exige quelquefois ,
 Que , sans le mépriser , on enfreigne les loix.

AGAPITE.

Vous pouvez , il est vrai , Ministre de la guerre ,
 M'élever aux emplois , ou me laisser à terre.
 D'abord simple Soldat dans votre légion ,
 Si je vous ai servi , c'est sans prétention :
 Les grandeurs , dont l'éclat éblouit le vulgaire ,
 Sont pour moi sans attrait , ou ne me tentent guère ;
 Et je vous avouerai que j'ai peu combattu ,
 Pour en jeter l'espérance aux pieds de la vertu.
 A la Cour avec vous , mon respectable Prince ,

Au prix de mon honneur falloit-il que je vinssé ?
Ou ne me tirez pas de mon obscurité ,
Seigneur , ou laissez-moi toute ma probité.

L É O N I D A S.

Les Princes font les loix , & font au-dessus d'elles.

A G A P I T E.

A les suivrea urez-vous des sujets bien fidèles ,
S'ils vous voient à leur tête en secouer le joug ?
On craint l'autorité , l'exemple entraîne tout.
Et d'ailleurs quelle loi voulez-vous que j'enfreigne ?
Une loi que Solon ne date d'aucun règne :
Elle est née avec l'homme : au sein du Créateur ,
De cette auguste règle , on doit chercher l'Auteur.
C'est Dieu , n'en doutez pas , qui proscriit l'imposture ;
Il défend d'attenter aux droits de la nature.
A d'autres gens que moi réservez vos bienfaits ,
S'il faut les mériter par d'indignes forfaits.
Et sans nulle pudeur prêtant mon ministère ,
Que je vous facilite un perfide adultère.
Non , par un homicide , une séduction ,
Je n'acheterai pas votre protection.
Quoi ! de vous obéir vous m'avez cru capable ?
D'injustice à mon tour je vous trouve coupable :
Je n'attends rien de vous , pour prix de nos combats ;
Mais de grace à vos yeux ne m'avilissez pas.

L É O N I D A S.

Raisonneur ignorant , tel ordre que je donne ,
Il honore un esclave , & n'avilit personne.

A G A P I T E.

Le Seigneur des vertus a donc entre vos mains

Mis la règle des mœurs, & le sort des humains,
 Au surplus, apprenez qu'on m'a pris pour un autre,
 Que ma naissance au moins est égale à la vôtre;
 Que détestant le vice, ennemi de l'erreur,
 Vos propositions m'inspirent de l'horreur.

(Il se retire.)

S C È N E I I.

L É O N I D A S , *seul.*

Tu veux qu'on t'abandonne, ame hautaine & fière!
 J'y consens malgré moi; reste dans la poussière:
 La stérile vertu te fait perdre un secours,
 Qui de ton infortune eût arrêté le cours.
 A m'obliger, ingrat, manquant de complaisance,
 Tu n'as plus aucun droit à ma reconnoissance.

S C È N E I I I.

L É O N I D A S , S I L L I U S .

L É O N I D A S .

Vous étiez, Sillius, mon premier confident:
 Je fais combien pour moi votre zèle est ardent:
 Si d'autres protégés ont surpris mon estime,
 De ma prévention devenu la victime,
 Je m'adresse à vous seul; soyez dès aujourd'hui
 Mon conseiller fidèle, & mon unique appui.

S I L L I U S .

Combien suis-je flatté de cette préférence!

Par

TRAGÉDIE.

49

Par une aveugle , entière & prompte déférence ,
A vos ordres , Seigneur , j'y répondrai toujours ,
Au prix de mes sueurs , aux dépens de mes jours.

L É O N I D A S.

Vous savez , cher ami , que Flore m'intéresse ;
Et je suis depuis peu l'objet de sa tendresse :
Albinus par mes soins qui devint son époux ,
Ingrat que je protège , est un tyran jaloux.
Dans sa chambre il l'enferme ; il la traite en esclave ;
Et lorsque je m'en plains , cet insolent me brave,
Il faut m'en délivrer.

S I L L I U S.

Avant la fin du mois
Vous verrez si j'étois digne de votre choix.

L É O N I D A S.

D'un Soldat parvenu j'exigeois ce service ,
Qu'il s'est représenté sous le faux nom d'un vice :
Comme si les Césars , formés du sang des dieux ,
Ne pouvoient rendre honnête un complot odieux.
Allez donner un frein à sa langue indiscrete :
J'apprehende l'éclat d'une trame secrète.
S'il s'intrigue à la Cour , observez tous ses pas.

S I L L I U S.

Mes espions lâchés ne le manqueront pas.



D

SCÈNE IV.

ADRIEN, LÉONIDAS.

ADRIEN.

PRINCE, je vous mandois. Que dit-on de Placide ?

LÉONIDAS.

Je pense en sa faveur que chacun se décide.
N'a-t-il pas bien prouvé qu'il est sage, vaillant ?
Son bras a soutenu l'Empire chancelant.

ADRIEN.

Je redoute une main à vaincre accoutumée.
Il s'est fait contre nous un parti dans l'armée :
L'intrigue éclatera peut-être dès demain,
Si mon autorité ne l'arrête en chemin.

LÉONIDAS.

Sire, avant de juger ce brave Militaire,
De ses accusateurs sondés le caractère ;
L'intérêt ou l'envie a pu les faire agir.
Ceux qui de ses succès sans doute ont dû rougir,
forment dans votre cœur une puissante ligue :
Ennius qui se cache, est l'ame de l'intrigue.

ADRIEN.

Un froid ménagement n'est jamais de saison,
Lorsque d'une révolte ou d'une trahison
L'État est menacé : de ceux que l'on soupçonne
Il faut que l'on s'assure, & qu'on les emprisonne.
Qu'est-ce qu'une étincelle ? On l'étouffe aisément :

Négligée, elle cause un vaste embrâsement.
 Que faut-il pour produire une guerre intestine ?
 Un peu d'ambition dans une ame mutine.
 Un intrigant survient, qui flatte son espoir ;
 Il gagne un commandement peu ferme en son devoir ;
 Il nomme les griefs en Cour dont on le charge ,
 Et suppose un rival qui va prendre sa charge :
 Il dore la pilule aux esprits inconstans ,
 Et grossit son parti de tous les mécontents.
 Vous eussiez desséché ce fleuve dans sa source ;
 Un jour ou deux trop tard le mal est sans ressource.

L É O N I D A S.

Le danger est certain, si par un prompt secours,
 Des maux que l'on présume on n'arrête le cours :
 Mais d'une trahison Placide est incapable.
 Le mépris de nos Dieux, qui le rendit coupable,
 A-t-il rien de commun avec l'ambition ?
 S'il eût été sensible à cette passion,
 Auroit-il librement & sans inquiétude
 Vécu cinq ans de suite en une solitude ?
 De son désert au camp nous l'avons vu passer,
 Pour affermir le Trône, & non pour s'y placer.
 Afin de rendre compte il a quitté l'armée,
 N'emportant avec lui qu'un peu de renommée :
 Et l'avare Ennius la lui dispute encor,
 Tandis que du Roi Dace il garde le trésor,
 De la Grèce en brigand qu'il parcourt la frontière,
 Et dispose à son gré de la Moésie entière.

A D R I E N,

Le germe de l'orgueil & de l'ambition,
 De se développer attend l'occasion.
 Placide en un désert paisible solitaire,

PLACIDE,

A pu triomphateur changer son caractère.
 D'examiner le cas je vous laisse le soin ;
 Prenez tous les secours dont vous aurez besoin,
 C'est à vous de juger s'il est fidelle ou traître ;
 Son sort dépend de vous , vous en êtes le maître,
 Mais dans l'instruction épargnez Ennius.

L É O N I D A S.

Quelle prévention !

A D R I E N.

Je mande Alipius.

A vous donner sa fille il faut qu'il se décide.
 Solitaire en ma Cour , ami du seul Placide ,
 Vers l'esprit de Caton il semble un peu pencher ;
 Par les liens du sang il faut se l'attacher.
 Ainsi que mon repos , votre cœur s'intéresse ,
 A conduire l'intrigue avec beaucoup d'adresse.

S C È N E V.

ADRIEN , LÉONIDAS , ALIPIUS.

A D R I E N.

VENEZ , Alipius ; ce Prince est mon neveu :
 A l'amour trop enclin , j'en fais un triste aveu ,
 Pour calmer de ses sens l'ardeur défordonnée ,
 Il faut l'assujettir au joug de l'hyménée.
 Sur la sage Erminie il a jeté les yeux,
 Je vous laisse avec lui.



SCÈNE VI.

LÉONIDAS, ALIPIUS.

ALIPIUS.

CE choix est précieux ;
 Je courois au-devant plein de reconnoissance ,
 Si les vœux de ma fille étoient en ma puissance.
 L'amour ne peut souffrir aucun commandement.
 Eh ! qu'est-ce que l'hymen sans amour ? Un tourment ,
 A moins qu'avec les corps les deux cœurs ne s'unissent ,
 De la noce aussi-tôt que les danses finissent ,
 Les perfides regrets & les sombres dégoûts ,
 Descendent à grand flots dans l'ame des époux.
 De son cœur Erminie est-elle la maîtresse ?
 Et si quelque autre objet a surpris sa tendresse ,
 Quel ordre assez puissant peut la faire changer ?
 Ce n'est point un esprit inconstant & léger ,
 Qui tourne au gré du vent , que le caprice entraîne.
 La voici.

(Il sort.)



SCÈNE VII.

LÉONIDAS, ERMINIE.

LÉONIDAS.

DE mon cœur unique Souveraine . . .

ERMINIE.

Depuis combien de temps ai-je le don, Seigneur,
De paroître à vos yeux digne d'un tel honneur ?
Vous êtes descendu du sceptre à la houlette,
Papillon voltigeant de conquête en conquête ;
Et la Ville & la Cour , tout l'Empire ont cent fois
Retenti du fracas de vos galants exploits.
Or , ce n'est point à moi , non je ne puis le croire ,
De vous fixer enfin qu'est réservé la gloire.

LÉONIDAS.

Oh ! des fougues de l'âge excusés les écarts ;
Ma guérison dépend d'un seul de vos regards.
Vous seule désormais régnerez dans mon ame ;
J'en atteste les Dieux qui connoissent ma flamme :
Et par eux sans pitié je veux être traité ,
Si je manque d'amour & de fidélité.

ERMINIE.

Les Dieux , dont vos sermens provoquent la vengeance ,
Pour les amans trompeurs n'ont que trop d'indulgence.
Je ne sais si leurs traits , Seigneur , que vous bravez ,
A des temps inconnus ne sont point réservés ?
Puissent-ils sans retour oublier vos parjures.

TRAGÉDIE.

39

Leur bonté quelquefois pardonne les injures.
Régnez , foyez heureux , & devenez l'époux
De tout autre que moi , qui foit digne de vous.
Adieu.

SCÈNE VIII.

LÉONIDAS, SILLIUS.

LÉONIDAS.

QUELLE fierté !

SILLIUS.

Son départ est bien brusque.

LÉONIDAS.

D'un nuage trompeur sa vanité l'offusque ;
La fille d'un Consul a dédaigné la main
De l'auguste héritier d'un Empereur Romain.
Du grave Alipius , fille visionnaire ,
Quel est le distinctif ? Un titre imaginaire.
César est un despote , aussi craint que les Dieux ,
Le Sénat devant lui , n'ose lever les yeux.
De ce corps le pouvoir dans la chose publique
A péri sans ressource avec la république.

SILLIUS.

Que disoit Erminie ? Et touchant ses refus ,
N'a-t-elle point lâché quelques propos confus ?
Vous a-t-elle permis d'entrevoir un mystère ,
Dont j'ai sçu tout le nœud , que je ne puis vous taire ?

LÉONIDAS.

Elle m'a rappelé mes divers changemens.

D 4

Mes vœux lui sont suspects , ainsi que mes sermens.

S I L L I U S .

Ce n'est point dans le vrai , Seigneur , votre inconstance ,
Qui de sa vanité cause la résistance :
En faveur d'un rival son cœur est prévenu ;
Agapite , en un mot , cet heureux inconnu ,
Dont vous m'aviez chargé d'observer la conduite ,
Est malgré sa fierté l'amant qui l'a séduite.
Alipius le goûte.

L É O N I D A S .

Eh quoi ! cet imposteur
Que j'avois établi mon négociateur ,
A l'ombre de mon nom s'est introduit chez elle ?
Par les Dieux immortels , le traître , l'infidelle ,
Sous ma main périra ; mais avant de sévir ,
Je veux sonder Placide : il pourra me sévir.

S I L L I U S .

Placide : y songez-vous ?

L É O N I D A S .

Malgré son innocence
De le faire mourir il est en ma puissance.
Ennius à l'égard de cet homme de bien
Avoit indisposé le crédule Adrien.
J'ai tiré ce héros des entraves du traître :
Son affaire est surmise ; enfin , je suis le maître
De lui sauver la vie , ou d'ordonner sa mort ;
L'Empereur m'a laissé l'arbitre de son sort.
S'il veut gagner sa cause , il faut qu'il s'intéresse
A me faire obtenir l'objet de ma tendresse.
Sur l'esprit d'Erminie il a quelque ascendant ;

De son vertueux père il est le confident.

SILLIUS.

Agapite est son fils.

LÉONIDAS.

Agapite !

SILLIUS.

Oui, mon Prince.

Il a près de cinq ans erré dans la Province ,
Avant d'être Soldat , esclave infortuné ;
Il trouve ici son père & son frère puîné ,
Sa mère Tatiane : on vient de me l'apprendre.

LÉONIDAS.

Voilà des accidens que je ne puis comprendre !

SILLIUS.

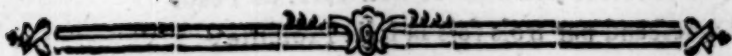
Par un cruel édit autrefois dispersés ,
A rejoindre Placide ils se sont empressés ,
Quand ses nouveaux exploits ont de leur délivrance
Ramené dans leur cœur la flatteuse espérance.
Mais , Seigneur , sans délai renversés leur appui ,
Puisque vous en avez le pouvoir aujourd'hui :
Abandonnez Placide aux fureurs de l'envie.
A son fils aisément vous ôterez la vie.
Comme ennemi des Dieux traduisez ce rival ,
Grand Préfet d'Achaïe , à votre Tribunal.

LÉONIDAS.

Vous ne connoissez pas l'intérêt qui me guide ;
S'il condamne Agapite , il doit sauver Placide.
L'un , sur qui je comptois messager suborneur ,
Captive la beauté qui feroit mon bonheur ;

Et l'autre me fournit un moyen que j'essaie,
D'affoiblir Ennius, dont le crédit m'effraie,
Héritier présomptif & neveu d'Adrien,
Mon pouvoir est très-court; il se réduit à rien:
Ce sont des intriguans, des complaisans, des traîtres,
Qui disposent de tout, & sont ici les maîtres.
Mon oncle voit, ce semble, avec peine celui
Qui doit prendre sa place, & régner après lui.
Pour de sa défiance & de sa jalousie,
Entretenir le germe, Ennius s'associe,
Le brigand Vendimir, l'infame Antinoüs.
Je voudrois abaisser ces gens-là, Sillius.
Mais d'en venir à bout sans vous je désespère.
Prévenez Agapite, allez tâter son père.
Qu'on me cède Erminie, & je les défendrai.
Au Trône des Césars bientôt je parviendrai:
Alors ils choisiront les charges de l'Empire;
J'établirai Préfet l'un ou l'autre en Épire,
Demain, & dès ce soir: c'est un emploi que j'ai;
Libre de le transmettre à quelque protégé.
Qu'ils ne dédaignent pas ma bienveillance offerte;
Leur résistance enfin seroit en pure perte.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONIDAS, SILLIUS.

SILLIUS.

SEIGNEUR, tout est perdu ; j'en suis au désespoir.

LÉONIDAS.

Placide a tenu ferme ?

SILLIUS.

Eh ! je n'ai pu le voir.

Que dis-je ? en sa maison on entre sans obstacle ,
 En se nommant Chrétien. Mais , grands Dieux ! quel spectacle ?
 Non , je ne fais comment Jupiter en courroux
 N'a pas lancé du Ciel tous ses carraux sur nous.
 Nous étions assemblés dans un salon superbe ;
 Le Prêtre de la Secte invoque un certain verbe
 Qui chasse le démon des ames & des corps ;
 Le Juge souverain des vivans & des morts.
 J'apperçus à ses pieds l'infidelle Erminie ;
 Elle étoit le sujet de la cérémonie.
 A la Religion de ses nobles aïeux ,
 Trois fois elle renonce , en maudissant les Dieux.
 Au seul Dieu des Chrétiens elle veut rendre hommage ;
 Du Christ mourant en croix elle baise l'image.
 Tel étoit le prélude ; on tire un grand rideau

P L A C I D E ,

Qui couvroit un bassin où l'on verse de l'eau,
 Là descend par trois fois la folle Prosélite ;
 Sous la main du Ministre elle s'y précipite ,
 Croyant tous ses péchés dans l'onde ensevelis.
 On lui donne une robe aussi blanche qu'un lys ;
 Déclarant qu'en vertu du bain de l'eau sacrée ,
 La pureté de l'ame est soudain recouvrée.

L É O N I D A S .

Quel prestige à ce point a fasciné ses yeux ?
 Nous la détromperons.

S I L L I U S .

C'est un don précieux
 Qu'elle préfère à tout , hors le seul Agapite.

L É O N I D A S .

Le perfide a-t-il vu cette scène maudite ?

S I L L I U S .

Sans doute ; & si d'abord il étoit spectateur ,
 Pour trahir votre amour il devient un acteur.
 Des bords de la piscine où tomboit l'eau lustrale ,
 On amène Erminie au milieu de la salle.
 Un autel est couvert de linges parfumés :
 On y pose en plein jour des flambeaux allumés.
 C'est une table longue , où pour toutes victimes ,
 On offre un peu de vin avec des pains azimes.
 Avant l'oblation , les deux époux unis ,
 Agapite , Erminie , à la fin sont bénis.

L É O N I D A S ,

De quel œil as-tu vu ce couple ?

TRAGÉDIE.

61

SILLIUS.

Plein de rage

Et d'horreur.

LÉONIDAS.

Ah ! bourreau , tu manques de courage ,
Si tu n'as sur le champ percé de mille coups
Le cœur de l'un & de l'autre , ou du moins de l'époux.

(Ici Léonidas s'arrête un moment , & continue ainsi :)

Obligeons ce vautour à relâcher sa proie :
Découplés vingt Licteurs ; c'est moi qui les envoie.
Que Placide & ses fils reçoivent d'eux la loi ,
De venir garottés aussi-tôt devant moi.

SCÈNE II.

ADRIEN , LÉONIDAS.

ADRIEN.

DE Placide à bon droit vous prîtes la défense.
Verrés s'étoit ligué contre son innocence :
Par ce fin délateur Ennius prévenu ,
De sa première idée enfin est revenu :
Il n'a point devant moi rougi de se dédire.
Placide en un désert , dès demain se retire :
Il m'a nommé l'endroit où je le laisse aller ,
Pour , en cas de besoin , pouvoir le rappeler.
Il va dresser sa tente aux monts de la chimère (1).

(1) Il y a plusieurs montagnes de ce nom. La plus fameuse est en Lycie ; mais celle dont on parle ici , est dans l'Epire , voisine d'une Ville de même nom , qui l'a conservé , & qui est peu distante de la Mer.

La conspiration n'est point une chimère :
 Les vallons , les hauteurs de ces monts escarpés ,
 Par des Grecs non soumis sont par-tout occupés.
 Joint à ceux du Scardus & de l'Acraucerone ,
 Au trop fameux Placide ils offrent la couronne.
 Je vois le Dace altier , qui s'étant relevé ,
 Se répand avec eux dans l'Empire énervé.

A D R I E N .

Il faut , mon cher neveu , que votre esprit sommeille ,
 Pour oser mettre au jour une fable pareille ,
 Quand trompé sur Placide , ainsi que je le fus ,
 Ennius observoit ses mouvemens confus ;
 De ses attentions vous blâmiez le principe :
 Et lorsque le soupçon au grand jour se dissipe ,
 Celui , dont vous étiez l'aveugle défenseur ,
 Trouve en vous désormais un injuste oppresseur.
 Si l'on craint son parti , vous voulez qu'on l'excuse :
 On le juge innocent ; votre dépit l'accuse.
 Ennius vous déplaît , ou vous le jalousez ;
 Et vos avis aux siens sont toujours opposés.
 Mais en vain contre lui votre bile s'échauffe :
 Laissez aller en paix un Héros philosophe ,
 Qui fuit sous un rocher , ennuyé de la Cour ,
 Et qui pour nous servir peut revenir un jour.
 Pour perdre un innocent n'écoutez pas l'envie.
 Songez-vous que son fils vous a sauvé la vie ?
 Ennius le protège , & dans sa légion ,
 Le crée en attendant premier centurion.
 Ce jeune homme est adroit , intrépide ; on espère
 Qu'il aura la science & la vertu du père.

L É O N I D A S .

Eh ! Sire , ces gens-là quel cas font-ils de vous ?

TRAGÉDIE.

63

D'Erminie Agapite est devenu l'époux,
Des Ministres Chrétiens dans votre Palais même,
Celle que vous m'offriez a reçu le baptême.
Sous vos appartemens on révère leur Christ,
Par un culte étranger que nos loix ont pros crit.
J'entends nos Dieux outrés d'une lâche indulgence,
Dont l'implacable voix m'excite à la vengeance.

SCÈNE III.

ADRIEN , LÉONIDAS ET PLACIDE , *enchaîné avec
ses deux fils.*

PLACIDE.

FAUT-IL, Sire , en ce jour que je rends si serain ,
De la Cour pour moi seul que le Ciel soit d'airain ?
Lorsque tout retentit des cris de la victoire ,
Que dans la Grèce entière on célèbre ma gloire ,
Par des Licteurs brûlans je me vois enchaîné ,
Et comme un criminel honteusement traîné.
De vingt mille Romains j'ai rompu les entraves ,
Entre les ennemis j'ai fait autant d'esclaves ;
Et tandis qu'à vos pieds mes lauriers sont offerts ,
Pour prix de mes exploits vous me chargez de fers.

ADRIEN.

Je n'ai point commandé l'insolente cohorte ,
Qui vous a sans pitié garotté de la sorte :
Elle en sera punie : on va vous délier ;
Et nous irons ensemble à Mars sacrifier ,
Dans le Temple des Grecs , un bouc , une génisse ,
Afin qu'il continue à nous être propice.

P L A C I D E , *au Garde qui veut le délier.*

Prends garde de toucher à ces nobles liens.

A l'Empereur.

Je n'ai pas d'autre Dieu que celui des Chrétiens,
L'Éternel est son nom ; c'est le Dieu des armées.
Dans la vague de l'air ces masses enflammées ,
Lorsqu'il descend vers nous lui tiennent lieu de char.
Au milieu de sa Cour il fait trembler César,
Il dirigeoit ma main quand j'ai vaincu les Daces.
C'est à lui , non à Mars , que je dois rendre graces.

A D R I E N .

C'est de quoi l'on se plaint , que vous serviez un Dieu ,
Dont nos loix n'ont permis le culte en aucun lieu.
Ce Dieu , n'en doutez pas , est l'ennemi des nôtres ,
Puisque nous l'excluons en souffrant tous les autres.

P L A C I D E .

Quoi donc ! Pan & Mercure ont ici des Autels ?
Vous placez Ganimède au rang des immortels ;
On adore dans Rome un lézard amphibie ,
Qui dépeuple l'Égypte & la chaude Nubie ;
Et le Dieu des Chrétiens inspire de l'horreur ,
Ses cliens sont traités avec tant de fureur !
Quelle en est la raison ? Les délires , les songes ,
S'accordent bien entre eux , comme divers mensonges ;
Mais ils se liguent tous contre la vérité ,
L'ennemi capital de leur société.
Voilà pourquoi le Christ est en butte à vos Sectes.
Nos congrégations qui vous semblent suspectes ,
N'offrent que des brebis , des agneaux innocens ,
Que vous abandonnez à des loups ravissans.
Peu de temps j'ai vécu dans vos erreurs coupables ;

Le

T R A G É D I E.

65

Le bon sens y répugne, elles sont trop palpables.
 J'adorois le vrai Dieu, sans le connoître encor ;
 C'est parmi les Chrétiens qu'on trouve ce trésor.
 Dans une forêt sombre, autour d'une chaumière,
 Je vis tomber du Ciel une grande lumière,
 Un jour où trop ardent, jeune inconfidéré,
 En poursuivant un cerf je m'étois égaré.
 La cabane aux Chrétiens servoit de Sanctuaire.
 Du pied du mont Soracte (1) & des bords du Crémère (2),
 Crainte d'une surprise ils accouroient sans bruit.
 Là j'entre avec la foule ; & le Prêtre m'instruit.

A D R I E N.

Soyez Chrétien de cœur ; mais sans qu'il y paroisse.
 Trop célèbre aujourd'hui, votre exemple intéresse ;
 Et tandis qu'à nos Dieux tout le monde a recours,
 Dans cette occasion il faut votre concours.

P L A C I D E.

Sire, avec le vrai Dieu, qui fait toute ma force,
 Un hommage équivoque emporte le divorce,
 Seul être souverain, du culte de vos Dieux,
 Il n'a jamais souffert le mélange odieux.
 Mon ame à son service entièrement livrée,
 Se glorifie encor de porter sa livrée.
 Il rejette un client qui déguise ses pas,

(1) Le mont Soracte est en Etrurie : on l'appelle aujourd'hui *Monte-di-san-Sylvestro*, parce qu'on prétend que le Pape qui portoit ce nom, s'y retira, fuyant la persécution. Il en fut tiré par l'Empereur Constantin.

(2) Le Crémère est une petite Rivière qui se jette dans le Tybre, un peu au-dessus de Rome. Elle sort du Lac Cimini. Son nom moderne est *la Varsa*.

Qui cache sa créance , & l'honore tout bas ;
Il dédaigne un honneur qu'on rougit de lui rendre.

A D R I E N .

C'est une illusion dont il faut vous déprendre.
Si vous êtes rebelle , au mépris de nos loix
Je ne puis vous sauver , malgré tous vos exploits.

(*Il sort.*)

S C È N E I V .

PLACIDE , AGAPITE , THÉOPISTE , GARDES.

P L A C I D E .

C'EST de Dieu , mes enfans , que vous tenez la vie ;
Et si pour son amour elle vous est ravie ,
Il a fait avec vous un pacte solennel
De vous récompenser d'un bonheur éternel.
La fortune en ces lieux assise dans sa roue ,
Des cliens qu'elle attire incessamment se joue :
Avec plus de tendresse on la voit caresser ,
Ceux plus cruellement qu'elle doit renverser.
Quand Trajan de l'Empire avoit en main les rênes ,
Long-temps j'ai commandé les légions Romaines :
J'ai fait subir le joug à vingt peuples guerriers ;
Mais l'envie à la Cour flétrissoit mes lauriers.
Heureux dans les combats , je vivois dans le trouble ,
Souvent en mes amis trouvant une ame double ;
Trahi , persécuté ; plus content mille fois
Je fus dans un désert qu'à la table des Rois.
En tel état qu'on soit , la vie est misérable ,

TRAGÉDIE.

67

Et la mort comme un havre ou le port désirable,
Dont la vue est de loin l'espoir des Matelots,
Pendant que le vaisseau lutte contre les flots.
Quelquefois la jeunesse en recule le terme :
Mes-fils, qu'elle vous donne un courage plus ferme.
Théopiste, avant nous vous avez combattu ;
Je connois, Agapite, aussi votre vertu.

AGAPITE.

Je vois le Ciel ouvert, & la couronne prête :
Les Anges vont bientôt la poser sur ma tête.

THÉOPISTE.

Qu'on nous mène aux bourreaux ; je brûle de souffrir.

PLACIDE.

Avec de tels enfans qu'il est doux de mourir !

(*Les Gardes l'emmenent.*)

SCÈNE V.

AGAPITE, THÉOPISTE, ERMINIE, GARDES.

ERMINIE.

EST-CE toi, cher époux ? Aimable Théopiste !
Le plus beau de mes jours sera donc le plus triste !
J'ai pressé le tyran qui vous enchaîne ainsi,
Sans faire impression sur son cœur endurci.
Mon malheur est le tien ; c'est d'avoir sçu lui plaire ;
Notre sainte union enflamme sa colère.
A toi seul, ô perfide, il étoit réservé

E 2

D'égorger sans sujet celui qui t'a sauvé !
 Quel fruit espères-tu d'une action si noire ?
 Est-ce ma main ? O Ciel ! plutôt qu'en ma mémoire
 D'un si lâche forfait l'idée entre un instant :
 Que l'enfer m'engloutisse.

A G A P I T E .

Au malheur qui l'attend ,
 En suivant son dépit , l'ingrat ne songe guère.
 Dieu va le dépouiller de son crédit précaire
 Ne pensons plus à lui ; je bénirais mon sort ,
 Madame ; & comme un gain j'eusse reçu la mort ,
 Si , prévenant l'effet d'une malice atroce ,
 Elle m'avoit surpris la veille de ma noce.
 Que ne m'attaquoit-elle au milieu des combats ;
 A mon occasion vous ne souffririez pas.

E R M I N I E .

Ce n'est point-là ma peine : ah ! j'étois trop jalouse ,
 A tel prix que ce fût d'être enfin votre épouse ;
 Et si l'on nous sépare , il m'est toujours bien doux
 Que vous m'apparteniez , & que je sois à vous.

A G A P I T E .

Dieu ne condamne pas en ses saintes victimes
 Des transports que l'hymen a rendus légitimes.
 Ma consolation en mourant pour la Foi ,
 C'est d'avoir une épouse aussi digne de moi.

E R M I N I E .

Et ma joie , Agapite , en ce jour n'est pas moindre ,
 De pouvoir dans le Ciel aussi-tôt vous rejoindre.

A G A P I T E .

Le glaive du tyran n'en veut point à vos jours.

TRAGÉDIE.

69

ERMINIE.

Ma douleur y supplée , & je mourrai toujours.

(*Les Gardes emmènent Agapite & Théopiste.*)

SCÈNE VI.

ALIPPIUS, ERMINIE.

ALIPPIUS.

J'AVOIS à pénétrer , pour vous voir , Erminie ,
Au milieu de la foule une peine infinie.
Le peuple veut sauver nos illustres captifs ;
Les Gardes , les Soldats m'ont paru fort craintifs.
Au buste d'Adrien on a fait une insulte.
Tatiane , enchaînée , apaise le tumulte.
Son port majestueux , son visage abattu ,
Sa naissance , son rang , ses malheurs , sa vertu ,
Sa douceur , tout prévient , & tout parle pour elle ,
Et force le public à prendre sa querelle.
Mais sur tous les esprits usant de son pouvoir ,
Elle oblige à rentrer chacun dans le devoir.

ERMINIE.

Je vais la joindre hélas !

ALIPPIUS.

Ma fille , on nous arrête ,
Étant fort soupçonnés d'exciter la tempête.

ERMINIE.

Eh bien ! de ma personne on pourra se saisir ;

E 3

Sur les pas d'un amant on court avec plaisir.
 Ton sort est , cher époux , le seul bien qui me tente !
 De mourir avec toi j'aurai l'ame contente.

(Elle sort.)

S C È N E V I I .

A D R I E N , A L I P I U S .

A L I P I U S .

L'HEUREUX libérateur de l'Empire aux abois ,
 Reçoit donc aujourd'hui le prix de ses exploits.
 Des arrêts du Conseil l'exécuteur étale ,
 Sur un vil échafaud sa pompe triomphale.

A D R I E N .

Placide à mes faveurs auroit participé ,
 Sans l'erreur dont il a l'esprit préoccupé.
 Pour le Dieu des Chrétiens sa ferveur indiscrete ,
 S'est accrue en fuyant de retraite en retraite.
 Il est fâcheux pour moi d'estimer un Héros ,
 Que je ne puis soustraire au glaive des bourreaux.

A L I P I U S .

Si Placide à vos Dieux refusant ses hommages ,
 Avoir brûlé leur Temple ou brisé leurs images ,
 Justement irrité de son zèle indiscret ,
 Tout Juge séviroit contre lui sans regret.
 Vouloir s'inscrire en faux contre un culte en usage ,
 Tant bizarre soit-il , ce n'est point être sage ,
 De Placide on admire , en sa Religion ,

Malgré son zèle ardent , la modération.
Il a placé l'Autel du seul Dieu qu'il adore ,
Dans un lieu fort secret , que votre Cour ignore.

ADRIEN.

Du père & des enfans l'affreuse impiété ,
Aux yeux de mes sujets n'a que trop éclaté.
J'abandonne leur sort au Préfet de l'Attique :
Le peuple s'ameutoit autour du grand portique.
De ce lieu trop public les prisonniers tirés ,
Dans la Cour de Solon ont été transférés.
Mais quoiqu'à des rigueurs le Grand Prêtre me pousse ,
Je veux qu'ils soient punis de la mort la plus douce.

SCÈNE VIII.

ADRIEN, ALIPIUS, GALLUS.

ADRIEN.

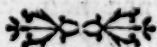
LES Chrétiens accusés , que sont-ils devenus ?

GALLUS.

Dans l'obstination ils se sont maintenus.
Ils ont fait sans détour l'aveu de leur créance.
A peine on finissoit cette courte séance ,
Qu'un jeune homme aussi beau que le Dieu de l'amour ;
S'avance d'un pas grave au milieu de la Cour.
Il provoque un Soldat qu'il traite d'idolâtre ,
En découvrant son sein non moins blanc que l'albâtre,
Je suis Chrétien , dit-il , enfonce ton poignard.
Sa mère en même temps que l'on perce d'un dard ,
Tombant sur Théopiste , entre ses bras le ferre :

Leur sang avec plaisir se mêle sur la terre.
Les Chrétiens en mourant n'ont point l'air courroucé.
Placide en ce conflit n'est pas moins empressé.
Après avoir prié pour César, pour l'Empire,
Il dit que le seul bien pour lequel il soupire,
C'est le coup de la mort, qui va l'unir à Dieu.
Un baiser d'Agapite est son dernier adieu.
De se trop attendrir, tandis qu'on les empêche,
Du fils le cœur tremblant est atteint d'une flèche.
J'ai vu de son rival la main darder le trait,
A cette lâcheté se prêtant à regret.
Agapite en tombant lui jete son épée.
C'est la même, a-t-il dit, qui fut jadis trempée
Dans le sang du Soldat qui vouloit t'égorger :
C'est par un tel présent que je dois me venger.
L'assassin ayant pris ce glaive redoutable,
D'un lion écumant a l'air épouvantable,
Du traître Sillius il va percer le flanc ;
Et comme un frénétique il veut boire son sang.
Cependant Agapite abandonnant la vie,
Lève les yeux au Ciel, & regarde Erminie.
Celle-ci, que la Garde empêchoit d'avancer,
Vient, tentant le passage, à bout de le forcer.
Sur le corps d'un époux elle se précipite :
Ils descendent ensemble aux rives du Cocyte.
Elle appelle en mourant Agapite & son Dieu :
Elle manquoit de glaive, & l'amour en tient lieu.

(On apporte le corps d'Erminie sur le Théâtre.)



SCÈNE DERNIÈRE.

ADRIEN, ALIPIUS, GALLUS, AGLAÉ.

AGLAÉ, à l'Empereur.

TIGRE altéré de sang, regarde ton ouvrage ;
 Sur tes libérateurs viens assouvir ta rage :
 Les corps sur le pavé sont encor palpitans ,
 Sous les yeux étonnés des bourreaux sanglottans.
 Athène est dans les pleurs , la Cour même soupire :
 Je vois tous les fléaux menacer ton Empire :
 Déjà Léonidas a perdu la raison :
 Il frappoit tout le monde : on l'emmène en prison.
 Comme un dogue indocile il veut rompre sa chaîne ,
 Et se meurtrit de coups, comme un Énergumène (1).

(Pendant ce discours l'Empereur tombe dans un fauteuil , accablé de remords , & Alipius est penché sur le corps de sa fille.)

ALIPIUS, se tournant vers Gallus.

Hélas ! à la douleur qui devoit m'absorber ,
 Je suis surpris, Gallus, de ne pas succomber :—
 Une force d'en haut se glisse dans mes veines ;
 Elle supporte en moi tout le faix de mes peines,
 De mes jours , je le sens , l'Auteur est mon soutien ;
 C'est le Dieu de Placide , & désormais le mien.

(1) C'est-à-dire, possédé du Démon, ou Lycantrope.

Cher ami , je veux joindre à celui de ma fille
Les corps ensanglantés de l'illustre famille :
De suaires de lin couverts sans aucun deuil ,
Il faut les renfermer en un même cercueil.
Ce dépôt entouré de cyprès & de lierre ,
Restera sous la tente où je fais ma prière.
Quand la mort de ma vie éteindra le flambeau ,
Mon corps avec les leurs fera mis au tombeau.

20 JV 67

F I N.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *PLACIDE*, Tragédie; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, à Paris, ce 6 Juillet 1782.
LOURDET, Professeur Royal.

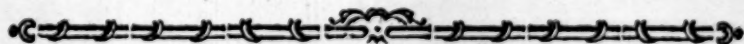
Cette Tragédie avoit été approuvée par le Censeur de Police, M. de Crébillon, le 15 Septembre 1775.

Le Privilège est dans le Livre qui a pour titre : *Les Aventures de Mathurin Bonice*, chez Guillot, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis les Mathurins, 1783.

On trouve chez le même Libraire *la Franche-Comté ancienne & moderne*, avec les Cartes Géographiques.

Jombert le jeune avec Didot fils, Libraires, au bas de la rue Dauphine, débitent *la Géographie Sacrée*, & *les Monumens de l'Histoire Sainte*, avec les Planches & les Cartes Géographiques, nouvelle Édition, augmentée d'un *Dictionnaire complet de la Géographie de l'Écriture*, & de *l'Histoire-Naturelle de la Bible*, enrichie d'un grand nombre de Planches in 4°.

Chez les derniers on trouvera *l'Égyptiade*, ou le Voyage de S. François d'Assise à la Cour du Roi d'Égypte, Poème en douze Chants, nouvelle Édition.



FAUTES A CORRIGER.

- P**AGE 7, vers 2, à un péril, lisez en un péril.
Page 25, vers 11, de ses griffes tranchantes, lisez de sa griffe tranchante.
Page 28, vers 10, qui soutient, lisez qui soutint.
Page 37, au bas, *Vératufar*, lisez *Varatafar*.
Page 47, vers 5, urez-vous, lisez aurez-vous.
Page 56, vers 14, me sévir, lisez nous servir.
Page 61, vers 4, de l'un & de l'autre, lisez de l'un & l'autre.
Page 63, vers 12, Lictours brûlans, lisez Lictours brutaux.

20 JY 63

Briseis